

## Besançon, pôle d'accueil pour les Cambodgiens

Arnaud Friedmann, Université de Franche-Comté, Laboratoire d'Histoire

De nombreux Cambodgiens qui n'avaient jamais pensé émigrer ont choisi le premier pays acceptant de les recevoir : « Nous avons fait une demande d'asile politique à la France, aux États-Unis, à l'Australie ; la France a répondu en premier ; nous sommes venus en France. Au centre de Créteil, on nous a dirigés arbitrairement au Valdahon. On n'avait jamais entendu ce nom-là. On a cherché sur une carte de France et on n'a même pas trouvé ». En effet, pour limiter l'afflux des réfugiés asiatiques en Ile-de-France, les autorités françaises les ont envoyés, au début des années 80, dans toutes les régions, en ville mais aussi à la campagne. Ainsi,



*KIMLAY Thyda et SÀR Bora, mariage religieux le 1er juillet 1995  
(cliché de l'auteur)*

Besançon est devenu un centre important de l'immigration cambodgienne. En 1984, tandis qu'à Montpellier le nombre de réfugiés de cette nationalité est de 156, Besançon, deux fois moins peuplée, en accueille 359, plus du double!

L'importance du nombre de Cambodgiens à Besançon peut s'expliquer par plusieurs facteurs. L'existence d'un Centre de linguistique appliquée (CLAB) de notoriété internationale qui, avant 1975, date de la prise du pouvoir par les Khmers Rouges, attirait une vingtaine d'étudiants cambodgiens par année est un premier élément. Le second est la présence en Franche-Comté de plusieurs centres provisoires d'hébergement, structures d'accueil pour les réfugiés, que l'État subventionne mais qui sont gérées par des associations caritatives à Villers-le-Lac, Lure, Besançon et Valdahon. Mais aussi et surtout par l'activité du père Claude Gilles, ancien soldat de la Baie d'Along et aumônier à Planoise, qui a effectué plus de dix voyages dans les camps de Thaïlande pour faire venir des réfugiés asiatiques, et dont les conseils incessants s'avèrent indispensables à bon nombre d'immigrés bisontins. Son rôle est illustré par le récit d'une des premières réfugiées accueillies :

« En 1975, je suis restée à Besançon à cause de lui : il m'a présenté d'autres Cambodgiens, m'a trouvé de petits emplois, femme de chambre, plongeuse, gardienne d'enfants, puis un travail temporaire à la maternité qui m'a beaucoup aidé car il m'a permis de réaliser que je pouvais vraiment vivre en France, j'ai pris confiance en moi. Le père Gilles s'est aussi chargé personnellement de faire venir des réfugiés des camps, un d'abord, puis la famille ensuite ».

Le centre d'hébergement du Valdahon a été créé spécialement pour les réfugiés du sud-est asiatique par l'association franc-comtoise d'aide aux réfugiés (AFCAR) fondée en 1978, sous l'égide du père Claude Gilles ; l'association y loue et rénove deux HLM presque vides, rémunère le personnel d'accueil et d'entretien tandis que d'autres associations paient les professeurs et fournissent le matériel.

Selon une liste établie par le père Gilles, en 1985, 113 familles cambodgiennes résidaient à Besançon et 7 dans les banlieues voisines. En 1994, 56 de ces 113 familles demeurent toujours dans la capitale comtoise, dont 14 qui ont déménagé à l'intérieur de la ville. Les 57 autres ont quitté Besançon. En dix ans, une famille sur deux a donc démé-



*Les Cambodgiens dans le Doubs*

1979	176
1980	196
1981	332
1982	?
1983	447
1984	428
1985	404
1986	383
1987	332
1988	?
1989	221
1990	346
1991	333
1992	310
1993	399
1994	360

Source : Préfecture du Doubs

nagé, davantage si nous comptons les déménagements internes (71, soit presque deux sur trois).

Ces chiffres indiquent que les familles, à leur sortie du centre d'hébergement du Valdahon, se rendaient majoritairement à Besançon (30 familles en trois ans, de 1982 à 1984) ; peu s'installèrent ailleurs que dans le chef-lieu : six seulement, à Pontarlier, Arguel, et dans le pays de Montbéliard. En 1995, sur ces six familles, seule celle domiciliée à Pontarlier y demeure encore. Ceci indique la propension qu'ont les Asiatiques à préférer les grandes communautés urbaines où ils peuvent se retrouver entre eux en grand nombre, c'est le cas du XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et, à une plus petite échelle, de Besançon (environ 37 000 Cambodgiens vivent en France, dont plus de 13 000 dans l'est de Paris).

Une énorme majorité des Cambodgiens accueillis à Besançon résident dans le quartier de Planoise. Selon l'historien Gérard Noiriel, « les vieux immeubles sont des lieux "chargés d'histoire" dont

les usages, les modes d'occupation sont clarifiés depuis longtemps, sans que (les immigrés cambodgiens) en connaissent les règles. D'où l'engouement pour la "modernité" et la tendance au repli dans les tours anonymes du XIII<sup>e</sup> arrondissement : lieu neuf, donc vierge d'histoire ; lieu où, par conséquent, il sera plus facile de recommencer la sienne ». A cette tendance, doit être ajouté un autre facteur, celui du regroupement. Un réfugié explique que « les Cambodgiens aiment bien vivre ensemble. Lorsqu'ils organisent des fêtes, c'est toujours collectivement. C'est pourquoi beaucoup restent à Planoise, même s'ils ont la possibilité financière de se loger plus confortablement. C'est une caractéristique de la mentalité cambodgienne. Ainsi les gens peuvent se rendre service ». En témoigne la tradition de la tontine.

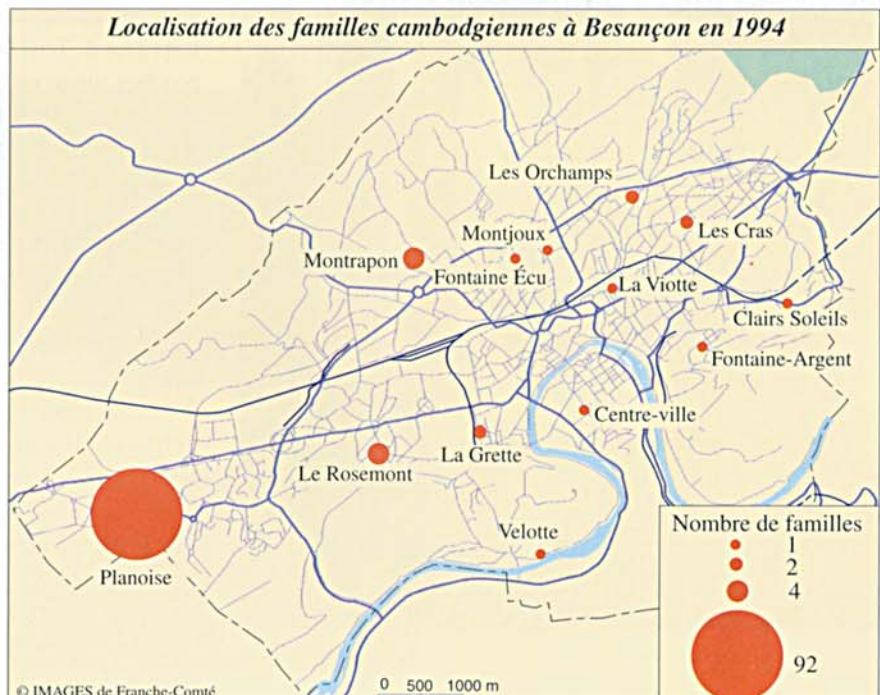
Exceptionnellement quelques personnes seules, des jeunes femmes surtout, mieux intégrées à la société française par le biais de leur emploi, vivent dans le centre-ville. On peut donc pen-

**La tontine**

*Il s'agit d'une pratique asiatique ancestrale qui permet à un groupe de dix à quinze personnes de fonctionner comme une banque. L'individu ayant besoin d'une somme d'argent importante (le "chef" du groupe) réunit des volontaires disposés à prêter une certaine somme d'argent, une sorte d'action dont le prix varie de cinq cents à trois mille francs par personne. Il dispose alors de l'intégralité de la somme pour un mois. A la fin de cette période, tous les souscripteurs se réunissent et proposent chacun un taux d'intérêt sur l'action : celui qui fait l'offre la plus basse devient chef et reçoit alors de tous les autres la nouvelle valeur de l'action. Il devra réunir à son tour les participants le mois suivant. Ce système circulaire, qui implique une grande solidarité (il arrive, surtout dans les grandes communautés comme Paris, que le chef disparaisse avec la somme), fonctionne abondamment à Besançon.*

ser que leur niveau de vie a permis leur émancipation et leur installation à l'écart du groupe. De même, sur les sept familles domiciliées dans les banlieues résidentielles de Besançon, le plus souvent en maisons individuelles,

**Localisation des familles cambodgiennes à Besançon en 1994**



© IMAGES de Franche-Comté



les professions des chefs de famille laissent supposer un niveau de vie plus élevé : employés, formateurs, infirmiers, restaurateurs ou enseignants. Cette réussite sociale, qui est souvent antérieure à l'émigration, amène une minorité de Cambodgiens à quitter le quartier populaire de Planoise pour le centre-ville ou pour une banlieue voisine dans le cas de familles.

En revanche, les familles nombreuses sont restées à Planoise : parmi les 113 familles recensées en 1985, 16 sur les 17 qui comptaient cinq enfants ou plus (surnatalité qui témoigne généralement d'une adaptation moindre et d'une condition sociale plus basse) y résidaient. On constate les mêmes caractéristiques en observant les déménagements internes à la ville, où la tendance au regroupement se vérifie également : sur 14 familles ayant déménagé, huit l'ont fait à l'intérieur de Planoise, une autre pour s'y installer. Seules deux familles ont quitté ce quartier, mais se sont ins-



*Le quartier de Planoise où résident la plupart des Cambodgiens  
(cliché de l'auteur)*

tallées dans des rues où résidaient déjà une famille d'origine cambodgienne.

Cependant, si Besançon est un centre important de l'immigration cambodgienne, son attractivité n'est pas très élevée. Sur les 20 familles ayant quitté la ville entre 1985 et 1994, 12 se sont dirigées vers la région lyonnaise, 6 vers la région parisienne, c'est-à-dire les deux plus grands centres français de l'immigration cambodgienne, où les possibilités d'emploi sont plus grandes et où la communauté est plus vaste. A Besançon, depuis 1985, et malgré un taux de natalité élevé, le nombre de Cambodgiens n'augmente plus.

Comme ailleurs, les tentatives d'implantation rurale ont échoué en Franche-Comté malgré des comités villageois qui se chargeaient de trouver famille d'accueil et emploi : en 1985, plus aucune famille cambodgienne ne résidait dans les villages du Doubs. Le récit suivant illustre les difficultés et l'isolement ressentis par les réfugiés :

« A Cléron, je connaissais une famille vietnamienne parlant cambodgien, qui était logée, dont le père disposait d'un travail. Seulement cette famille parlait peu français, n'avait pas de voiture, et à 40 km de Besançon, c'était difficile. Un jour en ville, j'ai rencontré le père, il se promenait au centre avec son fléau (barre horizontale qui supporte les plateaux d'une balance, utilisé en Asie), tout le monde le regardait. Je l'ai abordé, et il s'est rendu compte qu'il n'était pas le seul Asiatique dans la région. Peu de temps après, il est venu habiter Besançon avec sa famille. Son isolement moral était trop grand. Tout le monde recherche la compagnie de ses proches, sinon on ne peut pas vivre. Pourtant au Cambodge, les gens ne déménagent pas ; pour pousser un paysan à quitter sa rizière, il faut qu'il soit réduit à la dernière extrémité de la misère ».

On comprend donc que lorsque ce peuple est déraciné, plus que les autres peut-être, il lui faut conserver ses racines : c'est pourquoi a été créée à Besançon une association des Cambodgiens, qui a une grande renommée culturelle et se charge de propager la culture khmère en France et dans d'autres pays d'Europe. Néanmoins, ses responsables notent un désintérêt croissant des jeunes pour la participation aux diverses activités (danses folkloriques, chants...), ce qui tend à prouver que l'intégration des Cambodgiens suit le même cours que celle des autres communautés. La première génération reste tournée vers ses racines, la seconde génération s'intègre, la troisième génération cherche à assumer une double culture en s'intéressant au pays d'origine des grands-parents. ■